

villes/campagnes), ni des services religieux rendus par ces fondations, ni des tractations financières ayant entouré leur création. L'objet du travail est plus précis. Le résultat en est une présentation scientifique, cohérente et construite, qui part de la ville du XVI<sup>e</sup> s. et de la présentation des fondateurs pour aboutir à une analyse (sélective, on en a donné la raison) des documents. On débouche du coup, en un troisième chapitre, sur une mise en valeur de cette documentation qui permet de fixer la date des travaux, la structure des constructions, leur importance dans la ville.

Dans le cadre qu'il s'est fixé, ce travail est un modèle du genre. La rigueur des analyses, le croisement continual des sources à fin de vérification, la précision du commentaire permettent de voir plus clair sur la ville de Damas à la fin du XVI<sup>e</sup> s. La cinquième ville de l'Empire après Istanbul, Le Caire, Brousse et Alep nous apparaît dans ses complexités. D'une part, elle voit sa population évoluer (en accroissement durant la première moitié du XVI<sup>e</sup> s. puis en baisse jusqu'à la fin de ce siècle). D'autre part, on ne peut réellement parler d'une extension urbaine. Ce qui apparaît, et c'est peut-être l'apport le plus novateur de ce livre, c'est qu'il existe une politique d'instauration d'établissements d'utilité publique qui va modeler l'espace urbain en dehors de tout essor économique ou démographique. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> s., on ne trouvera plus de fondations *waqf* de cette importance. Ce qui nous en apprend sans doute beaucoup sur l'existence d'une politique urbaine ottomane.

Mais l'auteur s'est interdit de tirer les conclusions dans ce sens. Il ne fait, en conclusion générale, que suggérer cette piste. De la même façon, en s'en tenant strictement au texte, il nous a privé de schémas et de cartes qui nous auraient permis de mieux visualiser les descriptions. Il est vrai que les différences entre les *waqfs* sont fondamentales : le premier est prestigieux, les autres plus modestes. La publication, en second volume, de l'intégralité des textes arabes permettra de plus de mieux saisir la place tenue par Damas dans l'ensemble du *Bilād aš-Šām*. Quant au travail de « restitution » proprement dit, il aurait exigé l'apport de techniques plus architecturales qu'historiques.

Or ce livre est avant tout œuvre d'historien : les réalisations sont décrites et situées dans la ville et cette ville est mesurée selon la technique des feux (multipliés par un coefficient adéquat). Reste que cette prudence aboutit à laisser dans l'ombre quelques-uns des acquis les plus originaux de la recherche. Car il ne s'agit pas d'un exercice d'école. Il s'agit d'une des meilleures démonstrations de ce que peut nous apporter la lecture rigoureuse des actes de *waqf*.

Robert ILBERT  
(Université de Provence)

André RAYMOND, *The great arab cities in the 16th - 18th Centuries, an Introduction*.

New-York and London, New-York University Press, 1984. 27 × 20 cm., 155 p.

André RAYMOND, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*. Paris, Sindbad, 1985.  
22 × 14 cm., 390 p.

Les études sur les villes arabes ont beau se multiplier et les colloques se suivre, le chercheur ne disposait ni d'ouvrage de synthèse ni même d'une introduction compréhensive pour aborder

ces travaux. Avec deux livres successifs, André Raymond vient de combler cette lacune, du moins pour la période ottomane. Période mal aimée, pour laquelle l'auteur plaide ... Mais surtout période charnière, avant les éclatements contemporains. La mise au point était donc nécessaire pour au moins trois raisons : restituer à l'époque ottomane son importance, synthétiser les acquis de la recherche urbaine depuis près de vingt ans, et enfin permettre à l'ensemble des chercheurs de se situer par rapport à cette longue période de « stabilité » que fut l'Empire Ottoman. Car voilà près de trois siècles étudiés « à plat ». Il y eut certes des évolutions, nous y reviendrons, mais il est possible de discerner des lignes de force qui définissent un espace géographique et social relativement homogène. Les deux ouvrages trouvent d'ailleurs dans cette cohérence leur qualité démonstrative : l'auteur peut donner à voir le fonctionnement de centres urbains aussi distants que Tunis et Mossoul, sans jouer sur un comparatisme purement formel, et il peut analyser les diverses composantes des grandes cités arabes sans suivre un plan géographique ou chronologique. Il peut se livrer à une véritable coupe synchronique et nous restituer l'ensemble organisé en chapitres tels que : la population, les fonctions urbaines, l'organisation spatiale ou les activités économiques. Il peut enfin enrichir (et clore? ...) le long débat sur la « cité islamique ». Régularités comme dysfonctionnements prouvent combien le modèle reste théorique, en même temps qu'incontournable. Car ces villes ne se ressemblent pas, tout en ayant des points communs évidents, que la cohésion du corpus (grandes villes arabes) vient ici renforcer. Mais le refus de toute approche idéologique (voire métaphysique) de la question rend la démonstration de l'auteur tout à fait convaincante : si ces villes sont comparables dans leur structure ce n'est pas la preuve de l'existence d'un « homo islamicus » irréductible ... Il deviendra bientôt impossible de reprendre l'expression de F. Braudel : « Nul doute qu'il y ait à travers l'Islam, de Gibraltar aux îles de la Sonde, un type de ville islamique » (*Civilisation matérielle et Capitalisme*, p. 390).

En publiant aux Etats-Unis un ouvrage richement (mais inégalement) illustré, qui se présente expressément comme une introduction, A. Raymond nous livre en quelque cent pages une mise au point qui permet déjà de prendre la mesure de son apport. Ce livre s'organise autour de quatre parties : les villes dans l'Empire, les centres urbains, les quartiers de résidence et l'art impérial. Dans les trois premières parties, l'auteur met à mal bien des stéréotypes comme celui de la décadence des villes sous l'Empire Ottoman, ou celui de la clôture des maisons arabes, en passant par l'égalitarisme inhérent à l'Islam qui expliquerait l'existence de quartiers socialement indifférenciés. Car les villes ottomanes sont marquées plus par l'expansion que par le resserrement. La longue période de paix (ou du moins de permanence du pouvoir) comme la mise en place d'une organisation politique structurée militent bien évidemment en ce sens. Mais A. Raymond y ajoute le poids des chiffres. Et si les statistiques sont plus que rares, il reste possible d'évaluer la cité à partir de critères matériels tels que la superficie, les constructions somptuaires, les réalisations civiles d'utilité publique (*sabil*s par exemple) ou encore le déplacement des industries polluantes. Quels que soient les critères choisis, on parviendra aux mêmes conclusions : la ville ottomane n'est pas réductible à un outil pour la simple exploitation d'un continent quasi-colonisé. Gageons qu'une lecture idéologique et analytique des écrits sur l'Empire Ottoman nous prouverait qu'il s'agit là d'une de ces « idées-valises » qui servent plus dans les débats contemporains que pour la connaissance historique. Il en va de même, bien évidemment, du thème de la maison

à cour fermée à l'extérieur. Trop d'exemples contradictoires peuvent être apportés (des maisons-tours du Yémen aux *rab'* égyptiens) pour que l'on puisse y lire une règle anthropologique.

Il n'en reste pas moins que ces villes posent des problèmes communs : plus ou moins radio-concentriques, elles voient leurs espaces hiérarchisés, séparés, organisés en zones commerciales ou résidentielles. Mais à cela le passé comme l'organisation sociale du monde ottoman apportent des réponses, sans qu'il soit besoin de recourir à une « essence » quelconque pour y voir clair. Les formes d'un pouvoir, d'abord militaire, qui laisse une large place à l'initiative individuelle dans la gestion de la ville, pourraient déjà expliquer facilement ce qui paraît être de l'inorganisation. Ce pouvoir est d'ailleurs si malmené par l'historiographie moderne que l'on a fini par lui imputer tous les maux. Il fut directif et inculte, tatillon et absent, colonial et décadent... Ce que les traces laissées ne corroborent pas. Aussi la quatrième partie de ce livre est-elle consacrée aux arts. Il fallait en effet rappeler l'importance des œuvres réalisées alors d'Alger au Caire ou à Damas, depuis les mosquées dont l'auteur dresse une longue liste, jusqu'à d'autres constructions plus modestes mais souvent plus originales comme les *sabil*s. Si les constructions furent moins grandioses, le fini du travail tout comme le sens des proportions ou l'art de la céramique viennent témoigner à la fois de ce que la période ottomane put assimiler et de ce qu'elle sut créer.

Regrettions néanmoins que cette *Introduction* n'ait pas pris en compte l'ensemble marocain. Ce qui se comprend pour l'ouvrage publié en français, véritable somme pour laquelle la cohérence du corpus était essentielle, s'explique moins pour cette vaste fresque. Mais il est vrai qu'elle est peut-être d'abord un effort de réhabilitation d'un régime décrié, et qu'en échange l'Iraq tient une large place, ce qui est tout à fait exceptionnel. Regrettions surtout que ce type d'ouvrage soit difficilement accessible au public français. Un livre pareil, facile à manipuler et à lire, devrait pouvoir être donné aux étudiants comme aux historiens ou architectes travaillant sur d'autres champs géographiques et qui auraient bien besoin de cette magistrale mise au point.

Car il n'en va pas de même du livre publié en France. Certes, à première vue, il semble s'agir du même type d'ouvrage, simplement incomparablement plus développé. On y retrouvera (et nous ne reviendrons pas dessus) les mêmes remises en cause et les mêmes délimitations géographiques ou chronologiques. Néanmoins, il ne s'agit en aucun cas du même livre. Les *Grandes Villes Arabes* sont appelées à devenir le livre de référence à partir duquel (et contre lequel?) se construiront les études futures. Plusieurs d'entre elles sont d'ailleurs déjà en cours, en France (Pascual, Thieck etc...) comme aux Etats-Unis (Cuno, Meriwether etc...). L'accent n'est plus mis dans cette œuvre sur les aspects spatiaux et architecturaux (même s'ils sont présents) mais sur les aspects sociaux et politiques. L'analyse des fonctions urbaines met un terme (temporaire?) au débat sur la prétendue absence de contrôle dans les villes ottomanes, tandis que l'étude des parcellaires et des lotissements vient renforcer l'image d'une société somme toute en équilibre. En insistant sur les opérations d'urbanisme (voir en particulier les paragraphes essentiels consacrés au micro-urbanisme), A. Raymond nous montre des cités vivantes, loin des clichés habituels. Le tableau des groupes sociaux dans la ville présente de son côté le point actuel de la recherche sur ces questions, même si l'on peut s'interroger sur la pertinence de certains termes (peut-on définir cette société comme une société de castes ?) et surtout sur l'absence d'analyse des relations entre la ville et son arrière-pays.

Car le problème que pose un tableau si structuré est bien là. Ces villes semblent fonctionner seules. Elles traversent le temps sans que l'on sente bien les contrecoups des graves crises qui les ont secouées. Les relations ville/campagne, les relations de pouvoirs (quotidiennes), les oppositions pouvoir central/pouvoirs locaux, la citadinité (qui était le Cairote ou l'Alépin du XVII<sup>e</sup> s. ?), la culture urbaine, autant de notions mal définies, même si on peut les retrouver en filigrane tout au long des chapitres. Le choix d'une approche quasi-structurale de ces sociétés finit par faire oublier le grand remue-ménage de groupes sociaux qui marque par ailleurs le XVIII<sup>e</sup> s., auquel l'auteur consacre de fortes pages mais qui finissent par passer au second plan dans l'économie générale de l'ouvrage. Or la force et l'originalité du livre tiennent aussi dans l'option qui est prise de mettre en avant la ville comme corps social, comme corps fini. Il ne s'agit pas seulement de proposer au lecteur une mise au point que d'autres travaux viendront compléter ou contredire. Certes, l'accent est porté sur les derniers acquis de la recherche : la population des villes, le statut des minorités, l'ordre et la violence, les impasses, le rôle des waqfs, les relations commerce-artisanat ou encore les types différenciés d'habitat, sont autant de points (j'en ai retenu un par chapitre) qui devront interdire d'inutiles dérives aux chercheurs. De même, les plans et schémas accumulés, de l'Algérie à l'Iraq, pourront servir de base documentaire. Et l'apparat critique permettra de mettre à jour une bibliographie très éclatée. Mais l'essentiel est ailleurs. Il tient dans une approche systématique, aux exclusions conscientes, à commencer par celle des idéologies dominantes. Les questions soulevées sont à la mesure de ces choix.

Aussi, quoi qu'en écrive A. Raymond, le livre publié chez Sindbad dépasse-t-il largement l'objectif d'une synthèse « limitée ». La sélection qui le sous-tend, les objectifs qui l'animent, prennent à contre-courant bien des idées reçues et permettent d'éclairer d'un tout autre jour les périodes postérieures. La « fixité » du sujet en était une condition. Et il y a là du coup une leçon fondamentale pour l'historien : réussir à construire (car c'est bien de cela qu'il s'agit) la coupe transversale d'une société, à un moment donné, c'est déjà s'interdire de procéder par déductions. Et si certaines mises en perspectives manquent encore, c'est parce que le travail de déblaiement entrepris par A. Raymond n'est pas encore achevé. L'essentiel est de procéder par choix cohérents. Devant des sociétés musulmanes contemporaines écrasées par le poids des représentations mythiques, A. Raymond tend le miroir d'une analyse qui allie lucidité et savoir. Nous sommes loin de la simple reconstruction érudite.

Robert ILBERT  
(Université de Provence)

**Leila TARAZI FAWAZ**, *MERCHANTS AND MIGRANTS IN NINETEENTH CENTURY BEIRUT*. Cambridge-London, Harvard University Press, 1983. 24 × 16 cm., 182 p.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville de Beyrouth a vécu une mutation spectaculaire et radicale. Le petit centre régional de 6.000 habitants est devenu une ville de 120.000 âmes, aux fonctions multiples et au rayonnement méditerranéen. En même temps, l'histoire de ce qui allait devenir le Liban s'inscrivait dans la croissance urbaine : un monde marqué par l'expansion européenne,